

JUDITH JASMIN, DE FEU ET DE FLAMME

JUDITH JASMIN, DÉFENSE DE LA LIBERTÉ

Colette Beauchamp. Montréal: Boréal,
1992

par *Lucie Lequin*

Judith Jasmin occupe une place importante dans la mémoire collective des Québécois et Québécoises de plus de quarante ans. Pionnière de l'information électronique, femme de conviction, féministe, nationaliste, elle a toujours lutté contre la bêtise; en tant que reporter de réputation internationale, donc de personnage public, elle a été l'idole de nombreuses Québécoises, en particulier de bien des femmes journalistes plus jeunes qu'elle, pour qui elle a ouvert des portes dans le monde patriarcal de l'information.

Colette Beauchamp nous offre une magistrale biographie de cette grande journaliste décédée en 1972. Elle a aussi rassemblé sous le titre de *Défense de la liberté*, des textes inédits de Judith Jasmin, des transcriptions de conférences ou de reportages diffusés à Radio-Canada. Les deux livres se complètent; la biographie trace la vie et la carrière de Judith Jasmin; les textes réunis permettent de connaître en direct l'engagement social de la journaliste et illustrent sa façon d'approcher une problématique, une réalité; ils montrent comment elle cherchait l'explication du point de vue des êtres concernés et comment, chaque fois, elle savait agencer la rigueur intellectuelle et la teneur émotive des faits.

Le nom de Judith Jasmin fait partie du paysage quotidien des Montréalais et Montréalaises: un pavillon de l'UQAM lui est dédié, un prestigieux prix de journalisme porte son nom, un parc et un centre d'accueil pour personnes âgées également mais les moins de quarante ans connaissent peu ou mal son histoire; les plus âgés ont surtout en mémoire la femme publique, la journaliste, une femme en apparence sûre d'elle-même, droite, forte, peut-être un peu froide. Qui était-elle vraiment?

Née en 1916, Judith est élevée dans une famille un peu spéciale pour l'époque.

Son père est notaire, libre penseur, socialiste; sa mère, moins instruite que le père, partage cependant sa curiosité intellectuelle et son goût pour la culture. Très jeunes, les enfants Jasmin—Judith, sa soeur Claude et un jeune frère, Jean-Jacques—sont, dans leur quotidien, exposés au pluralisme d'idées et de croyances. Au début des années vingt, le père vend son étude et décide de partir en France, avec sa famille, pour respirer plus librement. C'est en France que Judith commence l'école primaire; la meilleure amie de la petite Judith est juive, celle de Claude, protestante. L'enfance se passe donc dans un milieu libéral, culturellement riche et où la curiosité intellectuelle est toujours encouragée.

Lorsqu'en 1929, à court de ressources, la famille doit rentrer au Québec, Judith n'arrive pas à s'adapter au système scolaire québécois et demande à retourner en France. Même si l'étude du père n'est pas encore très développée, Judith est quand même envoyée à Paris, au Lycée des jeunes filles de Versailles, pendant deux ans. Pendant ce temps, en grande partie à cause du krach de 1929, la famille Jasmin s'appauvrit. En 1931, Judith rentre au Québec pour des vacances, croit-elle, mais faute d'argent, elle devra rester au Québec. Elle termine alors son cours classique et souhaite poursuivre des études en sciences. Peu à peu, par manque d'argent, ses rêves se brisent et les études universitaires deviennent de plus en plus lointaines.

Pour gagner sa vie, elle commence par jouer de petits rôles dans certaines pièces de théâtre. Plus tard, elle obtiendra un rôle important dans un radio-roman, *La pension Velder*. Peu à peu, elle réalise des émissions de radio, fait des critiques de théâtre, des entrevues. Se manifestent alors chez elle, le besoin de s'exprimer, d'agir socialement mais aussi d'éduquer, d'informer le public. Dans sa vie privée, elle est très tôt déçue par l'amour. Les hommes qu'elle côtoie la déçoivent; ils ne voient que la femme charnelle alors qu'elle voudrait une relation de couple égalitaire, complète. À une époque où, en principe, seul le mariage conduit à une vie de couple, elle accepte de vivre avec un homme plus âgé qu'elle, non pas par amour, mais plutôt par dépit pour les hommes qui ont tenté de la séduire et par besoin de sécurité affective. Cette union de raison ne la

satisfait pas mais elle durera jusqu'en 1954. Cette femme féministe depuis l'enfance est toujours restée d'une grande fragilité émotive et dans le domaine des amours, elle a peu remis en question les valeurs de son milieu. Chaque fois qu'elle a été amoureuse,—surtout de René Lévesque et de Jo Châtelain, un Haïtien—elle a eu un comportement féminin traditionnel; elle s'est montrée envahissante, possessive, doutant de sa féminité. Chaque fois aussi, elle a été blessée lorsque l'homme aimé s'est éloigné.

La véritable passion de Judith est cependant l'information et le reportage. En 1947, à trente ans, elle entre en qualité de speakerine et de réalisatrice au Service international de Radio-Canada où elle travaillera avec René Lévesque. C'est un tournant dans sa vie professionnelle. Sa carrière de reporter est alors véritablement lancée. Elle parcourra tous les continents, rencontrera les grands du monde politique et culturel, s'occupera de la défense des droits de la personne. Toujours à l'affût de l'information, elle s'intéressera, par exemple, à la cause des Noirs aux États-Unis, à la condition de vie des Inuit ou des Amérindiens, à la cause des femmes. Dans certains reportages, elle prendra des risques professionnels par son approche personnelle. Par exemple, son reportage sur Cuba suscitera la colère des États-Unis; à partir de ce moment-là, Radio-Canada se méfiera d'elle et essaiera de l'éloigner des sujets controversés. Néanmoins, au cours de sa carrière, elle travaillera à toutes les grandes émissions d'information de Radio-Canada. Elle sera aussi la première femme à être correspondante à l'étranger, à New York, puis à Washington. Cependant, il s'agit moins d'une promotion que d'une mise à distance. Elle est alors sans contrat parce qu'elle s'est éloignée des lignes de conduite de la maison. D'ailleurs, à plusieurs reprises, alors qu'on aurait dû la nommer à un poste de direction, on nomme un collègue masculin puisque les femmes d'alors n'occupaient pas de poste de direction. En plus d'être femme, Judith a le tort d'être intelligente, intègre et passionnée. Elle reste cependant toujours discrète sur ses déboires avec la direction se donnant passionnément à son métier de journaliste. Lorsque trop malade—elle est atteinte de cancer depuis plusieurs

années—elle rentre à Montréal, la direction lui confie des reportages de débutants et met des mois avant de l'affecter aux affaires publiques. Peu de temps avant de mourir, elle reçoit le prix Olivar-Asselin, le grand prix québécois de journalisme.

La biographie de Judith Jasmin est un témoignage émouvant et captivant sur la vie de cette grande femme, mais aussi un grand pan de l'histoire de Radio-Canada, des débuts de la télévision nationale de langue française; c'est aussi l'histoire de quelques femmes et hommes intellectuels qui ont contribué à la Révolution tranquille; c'est enfin l'histoire de la famille, des amis et amies, et des amants de la journaliste.

Avant de mourir, Judith avait demandé à sa famille de détruire tous ses papiers qu'elle trouvait sans intérêt. Madame Jasmin, elle, a décidé de les conserver afin de les remettre aux Archives nationales du Québec. Pour écrire la biographie de Judith Jasmin, Colette Beauchamp a donc eu accès au fonds Judith Jasmin—journal intime, lettres, textes, etc.—et aux archives personnelles de Marie-Claude Jasmin, la soeur de Judith. Puisque Judith est morte encore jeune, la biographe a aussi réalisé quelques quatre-vingts entrevues avec ceux et celles qui ont vécu et travaillé avec Judith Jasmin et d'autres qui l'ont connue et aimée. Le travail de Colette Beauchamp est remarquable; elle fait revivre avec une intensité extraordinaire la femme publique et la femme privée; elle apporte à la mise en forme de la biographie les qualités mêmes qui ont caractérisé la carrière de Judith Jasmin: la passion, la rigueur intellectuelle et l'émotion.

Par son travail passionné, Colette Beauchamp a rendu Judith Jasmin à l'histoire des femmes du Québec, à l'histoire du journalisme au Québec et à l'histoire générale du Québec.

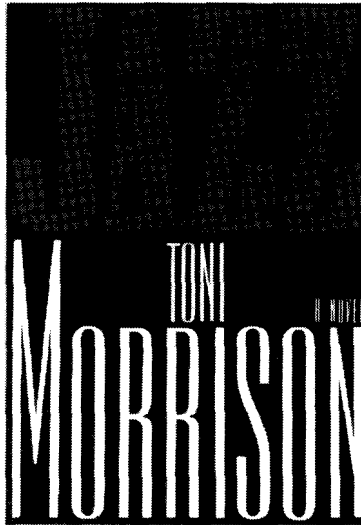
JAZZ

Toni Morrison. New York: Alfred A. Knopf, 1992.

by *Andrea O'Reilly*

We often look back upon important days in our lives and realize that certain omens were there to foreshadow the event. Such

was the case the day I learned about Toni Morrison's most recent novel, *Jazz*. Last spring rumours were afloat that her new novel was soon to be released. At that time I was writing my dissertation on Morrison and putting together an English course on Toni Morrison and Alice Walker. However my thoughts were not on Morrison the day *Jazz* came into my life. It was a



Friday in early April and I was on my way to see a play about the life of Aphra Behn with a woman in Toronto. The day began beautifully with the promise of Spring but by late afternoon Demeter had been summoned back to the Underworld and Winter, in all of its fury, had returned to us. Bracing myself against the wind and cold I trudged up Bathurst Street reflecting upon the bet my son had made with his dad about how we had seen the last of Winter and lamenting the fact that dad and not my son had been right again this year. Such were my thoughts as I entered Third World Books. The store was a refuge from the ravages of Winter outside; I needed some books and had time to spare before meeting my friend.

Third World Books is one of the few remaining old-fashioned neighbourhood bookstores in Toronto: cozy and quaint, it is cluttered with a delightful assortment of books and is blissfully free of neon colours, chrome, and fluorescent lights. Books are not fastidiously catalogued as they are in the new high-tech bookstores; rather they are scattered here and there on shelves, tabletops, wherever open space may be found. I remember I was looking for a book—I think it was Henry Louis

Gates *Reading Black, Reading Feminist*—and I moved aside a stack of books to reach some others piled on the floor. And there at the bottom of the pile was a book entitled *Jazz* by none other than Toni Morrison. To say I was surprised would be an understatement. I had not expected to find this much-anticipated novel at the back of a store underneath a pile of books discovered by accident. I had thought the publication of Morrison's sixth novel would have been publicly declared by a window display, a review in the paper or, at the very least, a call from my supervisor. But instead I had found a book I was not looking for. Like me and the April blizzard outside: I had been unprepared for the unexpected.

Reading *Jazz* is like that: you are never certain what you are looking for and you are surprised when you find it. When I read *Jazz* I was reminded of those mazes in children's colouring books: the narrative is full of twists and turns, dead-ends, spirals and circles which require you to back up, retrace your steps, try an alternative route. Just when you think you have the storyline figured out, it takes an unexpected turn and the reader is reminded of the "torturing" pattern of Gilman's infamous *Yellow Wallpaper* which "slaps you in the face, knocks you down, and tramples upon you."¹ Tidbits of important information are dropped casually by the narrator and are not explained. At the beginning of the story the narrator describes Violet as carrying an imagined lightness which could be "distributed, if need be, into places dark at the bottom of a well." Only later are we told that Violet's mother committed suicide by jumping into a well: this information, of course, radically alters the meaning of the original observation. This happens throughout the telling of the story. The narrator hands out fragments of facts and it is up to the reader to patiently wait for their disclosure and then to make sense of them; arrange and rearrange the pieces in an attempt to give shape to them as you do with a jigsaw puzzle.

The story *Jazz* is actually quite simple: an adulterous love affair that ends in the murder of a young woman and the reconciliation of the husband and the wife. It is the shifting perspectives and growing awareness of the narrator that gives the story its complexity. Trustworthy, relia-